

Isabelle Cholloux

## Dieu et le Maître

Parmi les noms de Dieu répertoriés dans l'enseignement de Lacan, nous souhaiterions isoler une formule, celle du sujet supposé savoir en tant que sa chute marque la fin de l'analyse. Cette formule semble permettre d'introduire une problématique en l'articulant à l'énoncé « Dieu est inconscient <sup>1</sup> ».

En effet, comment peut-on admettre, à la fin de l'analyse, que « Dieu est inconscient » soit vérifiable dans le discours alors que le sujet supposé savoir a chuté ? Pourquoi « Dieu est inconscient » et pas l'Autre ? S'il y a chute du sujet supposé savoir, qu'advient-il alors du Maître ?

Comme le souligne François Balmès <sup>2</sup>, Dieu est « un lieu d'adresse, et même l'adresse radicale qu'enveloppe toute adresse et qui la supporte, le Toi absolu et vide, et en ce sens, il est le partenaire de l'être parlant ».

Dans le *Séminaire III*, Lacan parle d'un Autre absolu, celui auquel nous nous adressons toujours : « Son existence est telle que le fait de s'adresser à lui, d'avoir avec lui comme un langage, est plus important que tout ce qui peut être un enjeu entre lui et nous <sup>3</sup>. » Malgré la chute du sujet supposé savoir de la fin de l'analyse, il continue à y avoir adresse et enseignement. Qu'advient-il alors de celui à qui nous reconnaissons un savoir même troué et ne se confond-il pas avec l'Autre auquel un sujet ne pourra cesser de s'adresser ?

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

2. F. Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*, Toulouse, Érès, 2007, p. 181.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 286-287.

### **La chute du sujet supposé savoir**

L'analyse est un parcours long pour qui ne veut pas seulement guérir mais savoir. En début d'analyse, la question du sujet et l'énigme qui l'anime pourraient être articulées et condensées dans une formule : « Ce qui me fait souffrir me dépasse. »

S'il y a transfert, l'analyste est institué en tant que sujet supposé savoir à condition qu'il sache mettre en résonance les dits de l'analysant. La parole n'est plus dans une course folle, elle est suspendue, mise en question, réinterrogée à l'aune de l'histoire du sujet, de ses particularités, de sa langue, à partir de sa façon singulière de parler, à partir de la manière dont il a prise sur la langue qui toujours fourche – « c'est encore moi qui moi-même me trahis », comme le dit la chanson <sup>4</sup>. Langue dont les mots se dérobent ou n'arrivent pas à sortir au moment où il faudrait, pour dire ce qu'il faudrait. L'après-coup sous la forme du « j'aurais dû dire cela », ou « j'en ai trop dit », ou « je n'ai pas utilisé les bons mots » tente en vain de pallier cet impossible à dire, mais c'est toujours trop tard. Et toujours, une fois qu'un sujet a acquis un savoir, ce n'est alors plus la question.

L'analyste sait en début d'analyse ; on lui suppose non seulement un savoir sur la souffrance, sur le symptôme, parce qu'on pense qu'il a mené une analyse, mais également un savoir théorique, et aussi un savoir sur ce qu'il faut dire et sur ce qu'il faut faire, aussi bien en ce qui concerne l'acte analytique qu'à propos de la vie du sujet. Lui, il aurait su. C'est exactement en cela que l'analyste est institué au lieu de l'Autre. Il sait là où le sujet n'en peut mais.

Comment alors l'analyste va-t-il être destitué de cette place ou, plutôt qu'être destitué de la place de l'autre, devenir un Autre barré, un sujet dont on commence à mettre en doute le savoir ? Il me semble que la chute du sujet supposé savoir implique non pas que ce sujet ne sache plus rien du tout mais que l'on commence à douter de son savoir, que l'on commence à le questionner. Il me semble que la chute du sujet supposé savoir n'implique pas que le savoir de ce sujet soit égal à zéro. Il ne sait plus tout, il reste celui qui sait mais « pas-tout <sup>5</sup> ». Il continue à avoir des bouts de savoir mais non pas un savoir sans limite qui lui permettrait de savoir « tout sur la théorie », « tout

4. Léo Ferré chante Aragon, « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? ».

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 69.

sur la façon de mener sa vie », « tout sur la façon de faire avec son symptôme », « tout sur la façon d'échapper à la peur de vivre ».

Comment l'analyste passe-t-il donc de la place de sujet supposé savoir à l'objet abandonné, déchet d'une analyse comme finalement la chrysalide abandonnée par le papillon ?

D'abord parce que le sujet fait le tour des signifiants qui lui sont propres et qui ont mené sa vie, il fait le tour des S1 et en apprend que ses dits lui sont intimes. Personne d'autre que lui ne peut les dire à sa place. La façon de dire de l'analyste devient injectée, le sujet ne s'y reconnaît pas. Il faut pour cela que l'analysant ait été au-delà de la guérison et au-delà de l'Œdipe. Au-delà de la guérison veut dire que la question « comment guérir ? » n'est plus un problème. Par contre, au-delà de l'Œdipe veut dire non pas au-delà du Père, mais que le père et la mère adviennent en tant que sujets. Que les parents ne soient plus des parents mais avant tout des sujets, qu'ils cessent d'être des causes. Que l'analysant porte le discours qu'il a reçu tout au long de sa vie comme le sien, qu'il n'ait plus le sentiment d'être dans les vêtements d'un autre.

Alors, une fois que le sujet se sera approprié sa vie et son discours, inmanquablement le sujet supposé savoir sera en question. C'est-à-dire que le sujet aura accepté que la vie qu'il mène avec ses échecs, ses déceptions et ses deuils est bien la sienne et qu'il n'y a pas d'autre façon de la vivre. Cela suppose un remaniement du rapport du sujet au réel ainsi qu'un travail d'érosion de l'idéal du moi. Ou comme l'écrit Imre Kertész dans son journal : « Angoisse du retour. J'étais bien à Vienne. J'aime ses manières élégantes, son silence, j'aime le fait que fondamentalement, elle fonctionne. J'aime son élégance mesurée, sa civilisation, le fait que tout est adapté à la vie, *au vivre*. Je crois que je suis né pour une vie meilleure que celle qui m'a été donnée. Mais c'est là une affirmation orgueilleuse, or l'orgueil est toujours stupide, au fond. Vivre sa vie, celle qu'on a, et la vivre pleinement, voilà le devoir de toute vie, où qu'on vive <sup>6</sup>. »

L'analysant prendra alors la mesure que la chute du sujet supposé savoir implique que l'analyste ne peut rien enseigner à l'analysant et qu'il l'a appris d'expérience. L'analyste dirige la cure certes mais pour la ponctuer : interroger, souligner, s'exclamer et suspendre.

6. I. Kertész, *L'Holocauste comme culture*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 39.

S'il est une chose, le psychanalyste est un grammairien. Il dirige, mais non pas à l'aveugle. D'abord en fonction de ce qu'il a appris de son analyse puis en continuant à travailler sur ce qu'est une analyse dans une École. Cela suppose qu'il puisse dire quelque chose de sa cure et de la fin, mission qui demande d'« hystoriser <sup>7</sup> » sa propre analyse, donc de s'exclure lui-même en tant que sujet supposé savoir. Selon la logique du discours analytique, cela voudrait dire inaugurer l'analyste en devenant l'agent de sa propre analyse ; seule la passe le permet, car elle est avant tout formalisation.

### **L'Autre barré**

Toutefois, si l'analyste sait que l'Autre est barré, que le sujet supposé savoir a chuté, comment Dieu continue-t-il à « ex-sister » ?

Il « ex-siste <sup>8</sup> » car il est inconscient, selon la formule de Lacan. S'il est inconscient, il est structuré comme un langage, ce qui est la formule de l'inconscient : « L'inconscient est structuré comme un langage <sup>9</sup>. » Par analogie, on peut dire que si Dieu est inconscient, c'est qu'il est forcément structuré comme un langage. Cela signifie que sa structure suit les contours de la structure même du langage. Cela implique des chaînes de signifiants organisés par des discours. L'inconscient étant par excellence le « discours de l'Autre », cela veut dire que l'Autre est préalable au sujet, ce qui signifie que le sujet ne décide pas s'il s'y inscrit ou non, étant donné que c'est préalable. De même pour Dieu, cela voudrait dire que le rapport du sujet à Dieu, non pas à la croyance, à la foi ou à la religion, lui est préalable. « Dieu est inconscient » voudrait donc dire que le sujet n'a pas le choix. Cela relèverait donc de l'indécidable.

Mais pourquoi Lacan se réfère-t-il à Dieu et pas seulement à l'Autre ? Dans le Nouveau Testament, Dieu est langage : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu. » En effet, l'Autre peut être le corps <sup>10</sup>, l'« Autre primordial <sup>11</sup> »,

7. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

8. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

9. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1969.

10. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

et l'Autre est également le « trésor des signifiants <sup>12</sup> ». Dieu, quant à lui, inscrit le non-rapport dans le langage, d'où sa particularité et le fait qu'il ne puisse se confondre avec l'Autre. Il apparaît alors pourquoi Lacan utilise souvent le Nouveau Testament et non l'Ancien pour s'inspirer de ce Dieu qu'il allait réintroduire dans la psychanalyse. En effet, Dieu dans l'Ancien Testament a encore des caractères humains, comme le montre Freud <sup>13</sup>, il est terrible, violent, jaloux. Dans l'Ancien Testament, Dieu a un message pour les hommes avec les Tables de la Loi et les Dix Commandements. Dans le Nouveau Testament, Dieu est l'évanescence même, il n'a plus aucune matérialité, on ne peut absolument plus rien lui attribuer de ce qui serait propre à l'homme : une voix, un regard, une expression. Cela supposerait-il que Dieu serait l'Autre mais sans l'objet ?

Ainsi, le sujet supposé savoir est incarné dans la personne de l'analyste, c'est pour cela même qu'il peut chuter et l'Autre devenir barré, car ce sujet ne sait « pas-tout ». Par ailleurs, Dieu, tout comme l'inconscient, continue à ex-sister et donc à faire retour en étant l'essence même du refoulement. Cela veut-il dire que c'est ce qui ne peut s'analyser par définition ? De même que la fin de l'analyse n'est pas la fin de l'inconscient pour un sujet, en serait-il de même pour Dieu, et c'est ainsi qu'il ne cesserait de faire retour ?

### **L'enseignement dans une École de psychanalyse**

Alors qu'à la fin de l'analyse le sujet supposé savoir a chuté, comment un autre, qui n'est plus l'analyste, peut-il occuper cette place de façon à ce qu'une transmission soit possible pour un sujet ? Le sujet supposé savoir, est-ce la même chose qu'un Maître ? Le sujet supposé savoir en psychanalyse est l'analyste.

Historiquement, pour la psychanalyse, le Maître et l'analyste se sont confondus avec les Pères de la psychanalyse, que ce soit Freud ou Lacan. Freud, tout en mettant au point la méthode psychanalytique, écrivait, pour en répondre, sortir de l'isolement de son bureau et apporter une légitimité à la psychanalyse en la faisant entrer dans le rang des sciences. Légitimité à laquelle elle a eu accès par ses

12. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits, op. cit.*

13. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986.

écrits. Il est indéniable que Maître et Analyste se confondent avec ces figures d'exception. Toutefois, le point de départ a toujours été la cure, la rencontre avec les patients et l'impossibilité d'extraire une règle à partir d'un cas et de l'appliquer de façon mécanique dans un cas similaire par le diagnostic. Lors de l'analyse, chaque cas mettrait en échec le Maître. C'est à partir de la clinique que le savoir se construit. Lors d'une analyse, le seul savoir qui serve est celui de sa propre analyse, le savoir théorique est là secondaire. Toutefois, le savoir clinique ne suffit pas pour élaborer un savoir transmissible et partageable, c'est ainsi que le savoir théorique prend le relais en dehors du bureau de l'analyste. De plus, tout savoir clinique ne serait que lettre morte s'il n'y avait une théorie pour le penser.

Donc, pour la psychanalyse, il s'agit toujours d'un savoir articulé à partir de l'analyse. L'analyste occupe la fonction de sujet supposé savoir, mais en réalité il ne nous apprend rien qu'on ne sache déjà : qu'il s'agisse d'un savoir insu, de ce que l'on est sûr de savoir et que l'on a mal lu, de ce que l'on ne veut pas savoir pour ne pas renoncer à une jouissance ; Lacan parle d'ailleurs de passion de l'ignorance<sup>14</sup>. Quoi qu'il en soit, on attend que l'analyste nous guide pour apprendre quelque chose, il en est de même du Maître. À la différence que son savoir théorique, même s'il est supposé au départ, est constamment mis à l'épreuve, car il a à l'exposer, à le justifier, à l'articuler, à être à la quête de la justesse et de la pertinence, cent fois sur le métier remettre son ouvrage. Pour être sérieux, ce savoir doit être défini, limité, porté sur un objet précis, s'articuler. Le Maître est tout le temps mis à l'épreuve du savoir. Le Maître est celui qui par la lettre achoppe le réel, avance sur l'impensable et renouvelle la théorie en la reconstruisant pour apporter quelque chose de nouveau. Il est celui qui peut se risquer et avancer des hypothèses, apporter une nouvelle lecture.

Comme le dit Lacan, le Maître est d'abord celui qui s'oppose à l'esclave, et son lien aux autres n'est pas « le pacte, ni le lien d'amour (contrairement à l'analyste, que ce soit transfert positif ou négatif) mais la lutte et le travail<sup>15</sup> ».

14. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1998, p. 343.

Tandis que pour l'analyste, en séance, ce qui est dit est dit. Entrer dans des explications théoriques en séance ne ferait qu'enlever de la fulgurance à l'acte analytique, embrouiller ou délayer ce qui a été dit. L'analyste ne peut pas argumenter ou dissenter sur son dit, il doit supporter son acte et, même s'il est mal compris, forcément mal compris, l'analysant en fera sa sauce, car au « sujet, donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende <sup>16</sup> ». L'analyste doit supporter non seulement le malentendu, mais aussi le fait qu'il ne peut revenir sur ce qu'il a dit. C'est peut-être en cela que Lacan appelle l'analyste à être un athée viable.

16. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Poche », 1999, p. 315.